

## Leçon 9

### Des vertus, passionnément, plutôt que des valeurs

1. *Ringardise de la vertu.* — Vertu, Messieurs, ce mot Vertu est mort, ou, du moins, il se meurt. Vertu ne se dit plus qu'à peine. Aux esprits d'aujourd'hui, il ne vient plus s'offrir de soi, comme une expression spontanée de la pensée d'une réalité actuelle. Il n'est plus un de ces éléments immédiats du vocabulaire vivant en nous, dont la facilité et la fréquence manifestent les véritables exigences de notre sensibilité et de notre intellect. Il y a, en quelque sorte, fort peu de chances pour l'appel de ce mot dans notre activité intérieure, et il y a gros à parier que l'on peut vivre et réfléchir, agir et méditer toute une année, sans que la nécessité de l'articuler ou de le penser soit une seule fois ressentie. Quant à moi, je l'avoue, — je me risque à vous en faire l'aveu, — je ne l'ai jamais entendu... Ou plutôt, ce qui est bien plus grave, je ne l'ai jamais entendu que remarquablement rare et toujours ironiquement dit, dans les propos du monde ; ce qui pourrait signifier que je ne hante qu'un monde assez mauvais, si je n'ajoutais qu'il ne me souvient pas non plus de l'avoir lu dans les livres de notre temps les plus généralement lus, et même, dans les plus estimés. Enfin je ne vois pas de journal qui l'imprime, ni — je le crains — qui osât l'imprimer sans se jouer de lui.

Paul Valéry, *Rapport sur les prix de vertu*, 20 décembre 1934.

2. *Perfection de la puissance d'agir.* — La vertu, le nom même le veut, implique une perfection de la puissance. — Ia-IIæ, 55, 2

3. *Passions et vertus.* — Les stoïciens, considérant toutes les passions comme mauvaises, devaient conclure que toute passion diminue la bonté de l'acte humain car le bien, par son mélange avec le mal, disparaît complètement ou s'affaiblit. Cela est vrai si les passions ne sont que des mouvements désordonnés de l'appétit sensitif, c'est-à-dire des troubles et des maladies. Mais si nous appelons passion, sans plus, tous les mouvements de l'appétit sensible, alors la perfection du bien humain comporte que les passions, elles aussi, soient réglées par la raison. Puisque le bien de l'homme se fonde sur la raison comme sur sa racine, il sera d'autant plus parfait qu'il se communiquera à plus de choses convenant à l'homme. Personne ne doute qu'il importe au bien moral de l'homme que les actes extérieurs de ses membres soient dirigés selon la règle de la raison. Aussi, puisque l'appétit sensible peut obéir à la raison, comme nous l'avons vu, il appartient à la perfection du bien moral ou humain que les passions de l'âme elles-mêmes soient réglées par la raison.

Donc, de même qu'il est meilleur que l'homme veuille le bien et le réalise extérieurement, ainsi la perfection du bien moral requiert que l'homme ne soit pas mû au bien par sa volonté seulement, mais aussi par son appétit sensible, selon cette parole du Psaume (84, 3) — « Mon cœur et ma chair ont exulté dans le Dieu vivant », le « cœur » étant ici l'appétit intellectuel, et la « chair » l'appétit sensible.

1. Les passions peuvent soutenir un double rapport avec le jugement de la raison. Parfois elles le précèdent. Dans ce cas, elles obscurcissent le jugement, qui conditionne la bonté de l'acte moral, et, par suite, elles diminuent la bonté de cet acte ; il est plus digne de louange d'accomplir une œuvre de charité par jugement de raison que par la seule passion de pitié. D'autres fois, les passions sont consécutives au jugement. Ce peut être d'une double manière: 1° Par manière de rejaillissement lorsque, la partie supérieure de l'âme se portant intensément vers une chose, la partie inférieure suit

aussi son mouvement. Dans ce cas, la passion provoquée dans l'appétit sensible témoigne de l'intensité de la volonté et donc d'une bonté morale plus grande. - 2° Par manière de choix : on choisit, par un jugement rationnel, d'être affecté de telle passion afin d'agir plus vite, avec l'aide de l'appétit sensible. La passion ajoute alors à la bonté de l'acte.

**2.** Dieu et les anges n'ont ni appétit sensible ni membres corporels ; aussi le bien, pour eux, ne consiste pas dans un ordre imposé aux passions ou aux actes physiques, comme il en va pour nous.

**3.** La passion qui tend au mal en devançant le jugement de la raison diminue le péché, mais si elle le suit de l'une ou l'autre manière que nous avons dite, elle augmente le péché ou témoigne de son accroissement.

Ia-IIæ, 24, 3.